



Léon Cladel à l'Auteur

Environ une couple d'heures après avoir reçu les bonnes feuilles de votre ouvrage, je les lus, même les relus, monsieur Moynier, et j'essaierais en vain de vous dire combien il m'a touché. De même que vous, ami de nos frères inférieurs, et qui l'emportent sur nos congénères en un point tout au moins, car les bêtes, elles, ne trahissent jamais personne, il y a longtemps que j'aurais cessé de vivre de leur chair ainsi qu'Élisée Reclus, le rigoureux légumiste qui les aime autant que ses semblables, si l'état trop précaire de ma santé ne me condamnait à m'en nourrir. Et maintenant ai-je bien compris la lettre que m'adresse en votre nom Edmond Bailly, le poète-musicien que vous et moi nous affectionnons également, et dans laquelle il me prie d'écrire quelques lignes d'avant-

propos pour votre livre ? Hé, ma foi, je ne sais. Sont-ce des vers qu'il vous faut ? Oui... Dame ! en ce cas, il ne m'est possible que de vous en offrir de très âgés, car il y a déjà près d'un quart de siècle que je n'en produis plus, et, de ces vieillots-là, branlant leur chef en cadence et flageolant sur leurs six guiboles, en voici vingt-huit seulement en deux sonnets se référant au sujet que vous traitez et dont le plus jeune : LE LION, interprété par le crayon de Gustave Doré, lequel artiste n'y vit que du feu, me valut, de la part de plusieurs plumitifs de l'époque, une effroyable avalanche de gloses d'assez basse envergure et de quelle épaisse obscurité :

C'était un familier des gorges du Dahran :
Les échos éclataient à sa voix de tonnerre,
Et les aigles groupés à la gueule d'une aire
Regardaient miroiter sa robe de safran.

Les graves chameliers qui chantent le Koran,
Le voyant accroupi sous la clarté lunaire,
Disaient : c'est le rêveur auguste et débonnaire,
Toujours doux à l'esclave et féroce au tyran.

Et les petits oiseaux le frôlaient de leurs ailes
Quand il passait, tranquille, au milieu des gazelles,
Méditant on ne sait quelles rébellions.

Mais lorsqu'il rugissait en gonflant l'encolure
Et ruant dans les airs sa grande chevelure,
Tout tremblait : l'aigle et l'air, la terre et les lions !¹

Ah! volontiers, je le confesse, ce fauve quelque peu symbolique et chimérique aussi, fut imaginé plutôt qu'aperçu, mais, que voulez-vous, sous le dernier Empire, avant le Mexique et Sadowa, aèdes ou bardes, troubadours ou trouvères, tous les chantres de ma génération étaient non moins romantiques que leurs aînés de 1830, ce qui ne les empêchait guère de peindre à l'occasion une bourrique aussi réelle -que MON ANE, excellent être (oh! celui-là, par exemple, je l'ai bien connu !) que je célébrai de mon mieux sur ma viole ou ma syrinx et que ce pauvre Jules Héreau, le peintre normand que les politiciens d'après la Commune, eux qui n'ont jamais aidé, ni leurs antagonistes ni leurs partisans, personne hormis eux-mêmes, obligèrent à se tuer pour ne pas mourir de faim avec sa femme et ses enfants, illustra spontanément d'après la silhouette que

¹ Bien sûr cette poésie se trouve dans le très beau livre de Fabrice Michaux, Léon Cladel, Poésies p. 55, tout comme le suivant, très connu, p. 48. Il y a aussi la prose poétique sur la Mort de l'Ane.

j'avais croquée ou plutôt notée comme une gamme, moi (l'Académie, ici, peut-être hurlera, peu m'en chaut), de ce vilain aussi noble cependant qu'un Bourbon ou qu'un Valois :

Il avait sur l'échine une croix pour blason :
Galeux, poussif, arqué, chauve et la dent pourrie,
Squelette, on le poussait tout droit à la voirie;
Je l'achetai cent sous, il loge en ma maison.

Sa langue avec amour épila ma prairie,
Et son oeil réfléchit les arbres, le gazon,
La broussaille et les feux sanglants de l'horizon ;
Il n'a plus à présent la croupe endolorie.

A mon approche il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants
Et me tend ses naseaux imprégnés de lavande.

Mon âne, sois tranquille, erre et dors, mange et bois,
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois;
Va, je te comblerai d'honneurs et de provende !

Oui, mais pardon, en voilà bien assez, n'est-ce pas, d'alexandrins et des chevilles que la fabrication de chacun d'eux exige de l'ouvrier même le plus habile à marier des rimes les moins sympathiques l'une à l'autre, et laissez-moi, s'il vous plaît, ici vous raconter à la bonne franquette, c'est-à-dire en un idiome humain et non divin, l'agonie de ce simple roussin d'Arcadie que mon père, assez peu disposé vraiment à garder auprès de lui des bouches inutiles et qui ne supportait celle-là que pour m'être agréable, avait surnommé *le Rentier*. Eh ! n'avait-il pas bien gagné sa retraite et mérité cent fois, ce rural, d'être accueilli dans un hôtel d'invalides ? Après avoir travaillé plus que de raison, dès son adolescence et durant toute sa maturité, comme de juste il se reposa pendant sa vieillesse et finit en paix, très choyé non seulement des bipèdes mais encore de tous les mammifères à quatre pattes de la colonie. Il me souvient d'avoir vu les génisses et les taurins l'éventer de leurs fanons ou le lécher de leurs langues rugueuses, et plus tard, alors qu'il n'avait plus la force de vagabonder à travers le pacage, les deux juments gris pommelées du Perche, ses compagnes d'étable, s'approchaient de lui, puis, lui tournant le dos, chassaient de leurs longues queues bien fournies les mouches qui le harcelaient, et les deux barbets de la ferme, eux, s'étant improvisés ses gardes du corps, le protégeaient, long-étendus autour de sa croupe ou de son poitrail, un de chaque côté, contre les brebis ou les chèvres qui, certes, ne lui auraient fait aucun mal, mais qui peut-être

eussent tondu le lit moelleux et frais d'herbes et de mousses sur lequel, ensommeillé, son crâne montueux chargé comme un tronc d'arbre de friquets et de roitelets, il réchauffait ses membres ankylosés au soleil, et paraissait parfois saisir le sens de la triséculaire cantilène favorite des bouviers du Rouergue et des pâtres du Quercy :

Soyez sages, les bêtes,
On vous soignera bien;
Et viennent les disettes,
Ne manquez de rien,
Rien, rien.

Une chaude litière,
De la paille et du foin
Tout plein la crèche entière,
Avec ça l'on va loin,
Loin, loin!.

Y a pas de quoi s'en fiche,
Car, sur terre un chacun
Pouvant mordre à la miche,
Au ciel sera quelqu'un !
Qu'un, qu'un !

Il y a longtemps, fort longtemps, hélas! que je me suis éloigné de cette prestigieuse région où se perpétue la vie patriarcale des premiers âges, oh, mais en la quittant, j'ai conservé d'elle la bonacité de ses terriens pour leurs animaux de trait ou de bât, ou de garde, et ceux que j'ai toujours eus auprès de moi partout où j'ai séjourné depuis lors m'ont chéri tout autant que je les ai chéris moi-même. Eh, tenez, aujourd'hui, ma petite ménagerie, car la fortune adverse ne me permet plus d'en avoir une grande composée de bœufs, de vaches, de chevaux, de mules, de marcassins, de baudets, de biques et de moutons, est là serrée autour de moi. Pendant que je griffonne cette feuille volante, ma chatte, une tigresse royale en miniature, se dorlote couchée en travers sur mes épaules qui se bombent, tandis que Paf, un vieux griffon d'arrêt qui n'a jamais arrêté ni poil ni plume, appuie son fin mufle sur mes genoux, souriant aux poussins qui, désirant sans doute un peu de sarrasin ou d'avoine, m'appellent au verger où glousse la maman-poule et claironne le coq tout argent et tout or, dont ils seront les héritiers inviolables, car ni mes enfants ni moi, nous ne les ferons jamais cuire, et je vois là-bas près du kiosque, entre deux abricotiers où merles et moineaux saluent le tardif avril, le tertre sous lequel à jamais dort le magnanime épagneul d'Ecosse dont les faits et gestes non plus que ceux du susnommé, son camarade,

ne figurent pas encore dans ma *Kyrielle de chiens*², mon vénérable *Famine*, le plus sûr de mes amis, oui, le meilleur ! que j'ai perdu voici quelques mois, lui qui quoique aveugle me suivait à travers la ville et les bois d'alentour en se guidant avec ses narines, lui qui toujours restait avec moi dans mon cabinet de travail en me regardant de ses yeux éteints, mais si tendres encore, enfin lui qui ne mangeait ni ne buvait quand l'atroce combat pour la vie m'avait contraint de le laisser au logis. On sourira peut-être de ces effusions de mon cœur à l'égard des brutes moins louches et plus maniables que les hommes, eh ! que m'importe ! Il les comprendrait à merveille, s'il était encore là, mon vieil ami Toussenel, le bel et fier écrivain à qui nous devons de si hautes œuvres, entre autres *l'Esprit des Bêtes*, et vous les comprendrez aussi, comme lui, j'en suis persuadé, vous, mon cher paysagiste, vous le philanthrope et le zoophile que je ne connais pas encore mais que j'aime déjà... pourquoi ? vous l'avez bien deviné, parbleu !

LÉON CLADEL.
Sèvres, le 2 Avril 1888.

² Le titre d'une autobiographie écrite à partir de l'histoire de ses chiens. Un livre totalement unique.